

# LA LUNE VOUS VOUS SALUE BIEN

Johan  
HELIOT



ΜΝΕΜΟΣ

## DU MÊME AUTEUR,

AUX ÉDITIONS MNÉMOS,

*La Lune seule le sait* (2000)

*Reconquérants* (2001)

*Faerie Hackers* (2003)

*La Lune n'est pas pour nous* (2004)

*La Machine à remonter les rêves* (Anthologie, avec Richard  
Comballot, 2005)

*Faerie Thriller* (2005)

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS,

*Pandémonium* (2002)

*Obsidio* (2003)

*La Harpe des étoiles* (2003)

*Führer prime time* (2005)

*La Couleur de la faim* (2006)

ROMANS JEUNESSE,

*Opération Némó* (2004)

*Alter Jérémý* (2005)

*Le Messager de l'Olympe* (avec Xavier Mauméjean, 2006)

*Sachem America* (avec Xavier Mauméjean, 2006)

*Destination l'an mil* (2006)

*Ados sous contrôle* (2007)



**Johan Heliot**

**LA LUNE  
VOUS SALUE BIEN**

**© LES ÉDITIONS MNEMOS**  
**2 RUE NICOLAS CHERVIN | 69620 SAINT-LAURENT-D'OINGT**  
**ISBN PDF : 978-2-35408-367-0**

**WWW.MNEMOS.COM**

## PROLOGUE

TOUTES LES CONDITIONS semblaient réunies pour une soirée parfaite. Le père de Chad avait accepté de lui prêter sa voiture, une Buick modèle 1954, et Lana avait elle-même proposé la balade autour du lac après la séance de drive-in. Chad ne gardait qu'un souvenir confus des deux films, des productions de l'Oncle évidemment, mais que pouvait-on projeter d'autre qui vaille le coup ? Le premier devait être une comédie, car Chad avait aperçu le visage élastique de ce jeune acteur timbré, qui avait presque le même nom que ce chanteur de rock détesté par ses parents, Jerry quelque chose... Toutefois, les seins de Lana lui avaient paru un objectif plus intéressant sur lequel se concentrer. Tout à ses tentatives de pelotage, Chad n'avait pas suivi ce qui se passait à l'écran. Quand le second film avait commencé, le pull-over de Lana était remonté assez haut sur sa poitrine pour que le garçon pût profiter d'un spectacle plus affriolant, et visible en trois dimensions sans l'aide de lunettes spéciales, celui-là. Les cris de terreur qui jaillissaient par intermittence du haut-parleur suspendu à la portière de la Buick ne troublaient guère sa concentration. Un monstre quelconque venu des confins de l'espace, un émissaire des Agents Rouges enfuis avec la lune, semait la panique dans une bourgade paisible du New Jersey. Un courageux officier de la Section Anti-Sélènes allait lui régler son compte. Chad releva un instant le nez du nombril de Lana. Il aimait bien la science-fiction, sous toutes ses formes, qu'il s'agisse des films de l'Oncle, des comics qu'il

éditait ou des émissions qu'il diffusait sur sa propre chaîne. Comme tous les jeunes gens de son âge, Chad avait grandi avec les nouveaux héros de l'Amérique, les authentiques hommes de la SAS et leurs alter ego de fiction. Il remarqua qu'une fois encore Leslie Nielsen prêtait ses traits au commandant Bob, qui avait été le plus célèbre adversaire des Agents Rouges dans la réalité. Gamin, Chad avait affiché un poster du commandant dans sa chambre, celui où il posait bras croisés et flingue négligemment brandi, en costume de ville. Ce gars-là en avait, et de sévères...

— Si on allait admirer l'éclat des miroirs ? proposa Lana d'une voix flûtée, alors que le générique de fin commençait à défiler.

Chad s'y reprit à deux fois avant de démarrer. L'excitation faisait trembler sa main, entre autres membres affectés par l'émotion. Ainsi la bosse dans son pantalon frôlait-elle la colonne de direction. Il parvint néanmoins à faufiler la Buick vers la sortie et prit la direction du lac, écrasant le champignon. Durant le trajet, Lana arrangea sa coiffure en poussant de petits soupirs qui mirent Chad dans un état proche de la combustion spontanée. Cinq minutes plus tard, ils se trouvaient à pied d'œuvre, parqués sur le promontoire qui dominait les eaux placides du lac. La lumière ambrée qui tombait des miroirs disséminés dans le ciel jetait des reflets chatoyants à la surface, transformée en boîte à bijoux entrouverte pour l'occasion — il y en avait de toutes les couleurs, une véritable pyrotechnie aquatique à l'usage exclusif des amoureux. Le point de vue privilégié était des plus romantiques. Tout à fait ce qu'il fallait pour conclure une soirée aussi merveilleuse. Lana prononça d'ailleurs les mots les plus beaux, ceux que Chad attendaient depuis plusieurs semaines :

— Ce soir, on va le faire, mon amour...

Pour un peu, il se serait mordu le poing pour ne pas crier de joie. D'une main fébrile, il déboutonna sa braguette. Pendant ce temps, Lana se débarrassait de son pull et de son soutien-gorge, ce dont il lui sut gré, car défaire l'attache de cet accessoire méritait à son sens des dons de prestidigitateurs.

— Oh, Lana ! lui susurra-t-il dans le creux de l'oreille alors qu'il s'étendait de tout son poids de quaterback sur le corps de sa petite amie, quant à elle alanguie sur le dos renversé de la banquette.

— Oh, Chad ! lui renvoya-t-elle en retour, paupières mi-closes, le regard vide, errant sur l'horizon mordoré à travers le pare-brise, sous la double fascination de l'éclat des miroirs et du moment présent.

Un instant, Lana regretta de n'être pas née une génération plus tôt, car elle aurait pu profiter d'un véritable clair de lune pour sa première fois. Les romans sentimentaux qu'elle affectionnait regorgeaient d'étreintes passionnées auxquelles la lumière de l'astre disparu conférait une charge érotique supplémentaire. C'était du moins l'impression de Lana, favorisée par son imagination d'adolescente moderne, venue au monde en 1940, trois ans après la lâche fuite du satellite de la Terre. De l'histoire ancienne. On était en 1956, elle avait fêté ses seize printemps, et ce soir elle deviendrait femme. Dans la mesure où cet empoté de Chad réussissait enfin à se dépatouiller de son slip et trouvait le bon chemin... Non, pas par là, andouille... Oui, voilà, tu y es presque, encore un petit effort...

C'est alors que le ciel devint fou, là, sous ses yeux, et qu'une pluie de feu s'abattit sur la ville. Lana se raidit soudain.

— CHAD ! hurla-t-elle.

Il se retira dans la seconde.

— Quoi ? Je t'ai fait mal ?

— Le ciel, Chad ! Le ciel !

Le septième, déjà ? s'étonna le garçon. Pourtant, il avait à peine eu le temps de s'immiscer dans le, la... enfin, là où il le fallait – si son étude préalable d'une planche d'anatomie féminine et la discrète exploration digitale qui avait précédé le moment fatidique s'avéraient exactes, bien entendu. Frustré, contrit et inquiet tout à la fois, Chad se contorsionna sur la banquette pour regagner la place du conducteur. Il réalisa seulement alors qu'il se passait un drôle de truc. Il fut d'abord

soulagé, dans la mesure où sa virilité n'était pas en jeu dans ce fiasco. Puis il prit pleinement conscience du phénomène qui venait de bouleverser ses plans pour la soirée. Des traits de feu zébraient le ciel, au-dessus du lac et des montagnes dressées à l'arrière-plan, comme des déchirures dans la trame de l'espace qui révéleraient l'Enfer brûlant au-dessus de leurs têtes. Vraiment flippant, quand on y songeait.

— Démarre, ne restons pas là ! supplia Lana.

— Minute, pas d'affolement, voulut-il la rassurer. C'est rien que des météorites, tu sais. Des cailloux venus de l'espace qui prennent feu en se frottant à notre atmosphère, pontifia-t-il, pas peu fier d'impressionner sa petite amie tant par son calme que par l'étendue de ses connaissances (comme quoi, lire de la science-fiction ne rendait pas plus niais, quoi que prétendissent ses parents !)

— Et tes cailloux de l'espace, c'est normal qu'ils fassent tout ce raffut ?

Chad dressa l'oreille. Lana avait raison. On percevait le bruit sourd de lointaines détonations, précédées d'un sifflement aigu. Chad eut même l'impression que le sol subissait des secousses, mais c'était peut-être parce qu'il avait les mains crispées si fort sur le volant que ses doigts tremblaient.

— J'en sais rien, admit-il. Mais tu as raison, on ferait mieux de rentrer.

Il mit le contact. Au moment où le V8 émettait son doux feulement, une bordée de météores plongea dans le lac en chuintant. Une forêt de geysers s'éleva vers un ciel perturbé. L'éclat des miroirs avait considérablement pâli. Si ça se trouve, songea Chad, les étoiles filantes en avaient amoché quelques-uns en se frayant un passage vers la terre.

— Waouh, t'as vu ça ? C'est vraiment dingue. Allons voir.

— Quoi ? Tu es cinglé, Chad Burton !

Il écrasa la pédale d'accélération. Le vrombissement du V8 couvrit les protestations de Lana. La Buick s'engagea sur la route en lacets qui conduisait au lac. Des météorites sifflaient et incendiaient le ciel loin au-dessus de leur tête. La plupart semblaient s'écraser dans les montagnes, ou plus loin

encore dans le désert qui s'étendait de l'autre côté, nota Chad. Ceux qui avaient fini leur course dans les eaux du lac étaient les seuls à être tombés aussi près de la ville. S'il arrivait le premier sur les lieux, peut-être qu'on leur donnerait son nom, une fois qu'on les aurait repêchés, non ? Les scientifiques faisaient ce genre de truc. Au moins, il serait interviewé dans la gazette locale, et pourquoi pas dans une émission de l'Oncle ?

— Moins vite, tu vas nous tuer, Chad ! gémit Lana.

Il se rendit compte qu'il roulait largement au-dessus de la vitesse autorisée. Il leva le pied. De toute façon, ils étaient arrivés. Le museau de la Buick pointait en direction du ponton qui s'élançait au-dessus des eaux à présent apaisées.

— Regarde, il y a quelqu'un, fit Lana.

En effet, deux silhouettes humaines émergeaient des flots et prenaient pied sur le bout du ponton. Chad crut d'abord qu'il s'agissait d'un couple de nageurs dérangés pendant un bain de minuit par l'averse d'astéroïdes. Les malheureux devaient avoir besoin d'aide. Chad fit un appel de phare, pour attirer leur attention. Il comprit qu'il se trompait en découvrant celui qui s'avançait vers lui, la main levée en guise de salut. Des images issues des productions de l'Oncle se bousculèrent sous le crâne de l'adolescent. Chaque fois qu'une créature issue de l'espace abordait un terrien innocent, elle avait ce geste. Mais sous des airs faussement pacifiques se dissimulait toujours un monstre impitoyable, venu propager terreur, misère et destruction – la doctrine des Agents Rouges.

— Ils approchent, Chad ! Recule, vite...

La nervosité lui fit s'emmêler les pinceaux. Il finit par caler. La créature qui l'avait salué arriva près de la portière. Elle se pencha et frappa à la vitre. Chad l'abaissa de quelques centimètres. Sa main tremblait sur la poignée. Lana s'était recroquevillée à l'autre extrémité de la banquette.

— Je vous souhaite le bonsoir, jeunes gens. Auriez-vous l'amabilité de m'indiquer la route pour la Floride ?

Le monstre de l'espace s'exprimait dans un anglais mâtiné d'un étrange accent qui, curieusement, rappelait celui de ce vieux cabot qu'adorait la mère de Chad, Marcel Chevalier, ou

quelque chose comme ça. Il portait des gants beurre frais, un chapeau et un costume élégants, et il avait un monocle vissé à l'œil gauche. Son compagnon, vêtu d'un complet veston de moindre qualité, était taillé comme un catcheur, dont il avait le physique lourd et la démarche chaloupée, évoquant un gorille. Il fit un rapide tour du véhicule en se dandinant. Quand il colla sa vilaine trogne contre la vitre du côté de Lana, écrasant dessus un nez déjà assez mastoc, la jeune fille ramena ses paumes devant son visage en étouffant un cri.

— Laissez courir, Dromart. Les mêmes sont morts de trouille, lança l'homme au physique de gorille.

— C'est ennuyeux, mon petit Géo, rétorqua l'homme au monocle. Je crains qu'il faille nous débrouiller seuls. *Alea jacta est...*

— On causera plus tard, si vous voulez bien, Dromart !

L'homme gorille posa une pogne velue sur la poignée de la portière. Heureusement, songea Chad, elle était verrouillée. Il blêmit en percevant un craquement de mauvais augure. Une grimace déforma les traits de l'homme gorille. Il tira un coup sec. La portière céda. Puis, avec une infinie délicatesse, la brute souleva Lana et la déposa sur le ponton.

— Faites excuses, mamzelle. Mais on a besoin de la caisse.

— Monsieur Paquet veut dire que nous sommes dans l'obligation d'emprunter momentanément votre véhicule, traduisit l'homme au monocle. Croyez bien que nous sommes au regret de devoir vous obliger à regagner vos domiciles respectifs par des moyens non motorisés. Jeune homme, si vous aviez l'amabilité de descendre de votre propre initiative...

Chad ne comprenait pas tout, mais il avait saisi l'essentiel. Il abandonna sa place sans faire d'histoire. Il se précipita vers Lana et la prit dans ses bras, tandis que les créatures s'installaient sur la banquette avant de la Buick. Alors que la voiture s'éloignait dans la nuit, Chad se demanda comment il allait expliquer ça à son père. Son assurance couvrait-elle le vol de véhicule par d'authentiques créatures d'outre espace et autres Agents Rouges ?

## ET MAINTENANT, L'APOCALYPSE !

COMME JE DESCENDAIS ce fleuve impossible, saoulé par le cagnard, je me pris à songer à la conversation que j'avais eue à Paris, trois jours plus tôt, avec Berthomieux :

— L'Afrique, mon petit Boris, outre qu'elle est bonne hôtesse, produit à la longue un effet délétère sur les esprits même les plus brillants.

— Vous m'en direz tant.

Un causeur, le Vieux, et de première bourre, encore ! J'écoutais en sirotant un petit vert, une absinthe de derrière les fagots tirée de la réserve secrète du patron. Comme quoi, directeur de mission aux Services Spéciaux, ç'avait ses avantages.

— Vous êtes trop jeune pour avoir connu ce pays avant les événements que vous savez... Croyez-moi, ce n'était déjà pas de la tarte du temps que la lune n'avait pas fichu le camp !

— Justement, y'en a marre des vieilles lunes. Faudrait voir à changer de disque, patron.

— Hum. Bref, imaginez un peu aujourd'hui la vie au cœur des ténèbres africaines...

J'imaginai. Trop bien, même. Ça me mettait dans tous mes états, d'ailleurs. La croupe dodue et les seins obusiers des noires beautés...

— Vous partez demain matin pour Le Caire, mon petit Boris. De là, vous rejoignez l'embouchure du Nil. Une vedette vous y attend.

— Martine Carol, j'aimerais assez.

— Idiot. Une vedette militaire de combat et tout son équipage. Ils vous accompagneront aussi loin que possible.

— C'est-à-dire ?

— Au plus près de la source du fleuve.

— C'est bien loin de l'Égypte, si ma géographie ne me trahit pas.

— C'est ce qu'on dit. Sud Soudan. Afrique Noire.

— Loin de nos bases, donc.

— Raison pour laquelle nous nierions vous avoir jamais expédié là-bas si par malheur, ou maladresse de votre part, vous acheviez cette mission sous le feu des fusils britanniques.

— Ça me revient, le Soudan est un condominium anglo-égyptien.

— Tout juste. Ça dure depuis plus de cinquante ans.

— Alors, qu'est-ce que je vais y faire ?

— Rendre service à la reine.

— 'mande pardon ?

— La jeune Elisabeth, deuxième du nom, a bien du souci dans ses colonies.

— Mais encore ?

— La maîtrise de la région des sources du Nil a échappé aux Royal Fusiliers de sa Majesté depuis la fin de la guerre.

— Comment les anglisches se sont-ils débrouillés pour perdre le contrôle dans le coin ?

— Pas tout à fait leur faute, à la vérité. Les restes de l'armée du Reich ont trouvé refuge en Afrique du Nord après le débarquement américain. Conduit par un ancien maréchal du fùhrer, un redoutable tacticien, ce reliquat de la Wehrmacht est passé par la Lybie puis l'Égypte, avant de s'enfoncer plus avant au cœur de l'Afrique Noire. Les Anglais ont été incapables de résister à cette percée. D'après eux, le maréchal Rommel exerce une telle fascination sur ses hommes qu'ils sont prêts à se sacrifier en chantant Lily Marlene s'il le leur demandait. Plus grave, même les populations indigènes semblent avoir succombé aux charmes de celui qu'on désigne là-bas comme le renard du désert. Le dernier rapport qu'on m'a

communiqué fait état d'un mouvement de sécession préoccupant. Rommel régnerait sur un véritable royaume Noir, quelque part entre les deux bras du Nil, le Bleu et le Blanc...

— C'est joliment coloré, tout ça.

— À charge pour vous d'y ajouter un peu de rouge, mon petit Boris. Vous allez me dézinguer ce cinoque avant qu'il ne soulève toute la corne de l'Afrique.

— Pourquoi que les angliches n'envoient pas un de leurs agents double zéro se taper le sale boulot?

— Secret défense.

Le Vieux n'a pas voulu m'en dire plus. Pour ce que ça m'aurait instruit ! J'ai donc débarqué au Caire après une escale à Istanbul, et je suis prêt à casser la gueule au premier qui me chantera le couplet sur les charmes de l'empire Ottoman. L'Egypte, c'est une autre paire de fez... Les angliches y ont juste apporté ce qu'il fallait de décadence pour qu'il y fasse bon vivre. À l'heure du thé, on fume le narguilé et l'opium arrive par bateau depuis le sud de la péninsule arabique, seulement séparée par la Mer Rouge. Tout ça, je l'ai appris en écoutant Marleau, un type pas mal porté sur la parlote, à cause qu'il s'ennuyait cantonné dans une ville où bien peu causaient le parisien dans le texte. Généreuse, la mère patrie lui avait confié le commandement d'un beau bateau en fer. Le bidule était rapide, armé fallait voir comme, et avait vu le jour à Saint-Nazaire, ce qui faisait trois bonnes raisons pour que les indigènes le regardent de travers. Marleau s'en foutait bien. Le gars était marin, il avait le teint cireux des bons hépatiques, la maigreur des mêmes élevés pendant cette foutue guerre qui ne disait pas son nom, les « événements » dont parlait le Vieux. Une époque qui en avait vu beaucoup d'autres venir au triste monde, à croire que le rationnement a des vertus aphrodisiaques. On ne s'était jamais tant reproduit qu'au long des Années Sombres. Lumière éteinte, ça devait faciliter les choses. Et puis, c'est bien connu, la trouille rapproche les individus. Tout ça favorise le contact. On se découvre avec les mains, on cherche à se rassurer, et ce qui doit arriver

arrive neuf mois plus tard. On ne vantera jamais assez les vertus de la pétoche pour la perpétuation de l'espèce. Enfin, c'était de l'histoire ancienne, because que les amerloques nous avaient rallumé le soleil et avantageusement remplacé la lune. Mais ce n'était pas le sujet qui préoccupait Marleau. Le garçon conservait des idées noires, en dépit de la clarté nouvelle dispensée par les miroirs ricains qui tournaient au-dessus de nos têtes.

Pour preuve, il avait donné un blaze des plus baths à sa barcasse, puisqu'il l'avait baptisée rien moins que *L'Apocalypse Maintenant!* Manière pour lui d'exprimer son opinion sur le devenir de la race humaine, à plus ou moins court terme, comme il me le confia avant notre départ. On s'était réuni amicalement autour d'une bouteille de ratafia dans la minuscule cabine où il passait le plus clair de son temps. La tôle surchauffée nous faisait une gentille étuve. Marleau se foutait apparemment de la chaleur. Moi, je transpirais dans mon costume à deux cents sacs que c'en était une honte. Mais je n'aurais tombé la veste devant mon interlocuteur pour rien au monde, question de savoir-vivre.

— Avec tout le respect que je vous dois, mon vieux, permettez que j'exprime mon opinion: Rommel, la reine d'Angleterre ou le président du Conseil, c'est du pareil au même. Ajoutez-y le sultan, le chah, le bey et tout ce qui vous fera plaisir, ça n'est rien que des pantins. Les vrais patrons, ce sont ceux qui ont le doigt sur l'interrupteur.

Marleau avait levé les yeux au plafond, histoire de me faire comprendre qui il visait, des fois que les capacités d'entendement d'un officier des Services Spéciaux soient par trop limitées.

— J'apprécie à sa juste valeur la pertinence de votre analyse géopolitique. Peut-être même que je vous recommanderai pour le poste de secrétaire général de leur nouveau machin à unifier les nations, mais ce qu'il me faut pour l'instant, c'est un capitaine de notre marine de guerre, capable de remonter au plus près des sources du Nil. Le reste, j'en fais mon affaire.

— Je vous emmènerai au bout de votre voyage. Mais rien de plus. Je refuse de quitter le bord. Idem pour ce qui concerne l'équipage.

— C'est entendu. Trinquons !

On choqua nos verres. L'alcool augmenta ma température déjà proche du point d'ébullition. Marleau sécha son glass comme s'il avait été empli de petit-lait. Puis il remit ça. L'honneur des Services était en jeu, aussi je ne me dérobaïs pas. On finit par faire un sort à la bouteille de ratafia. Je me retrouvais schlass, avec un début de migraine, à mariner dans mon jus. Marleau, lui, se portait comme un charme. Il se leva brusquement et se mit à beugler :

— Assez bavassé, d'ailleurs on aura tout le temps durant notre petite croisière. Si plus rien ne vous retient en ville, mon vieux, je vais faire mettre les machines en route.

Ainsi, sans regret pour les charmes fanés des Cairotes, nous avons largué les amarres. Je suis péniblement venu m'agripper au bastingage, pour profiter du spectacle. A cet endroit de son delta, le Nil est si large qu'on ne distingue pas ses deux rives dans le même temps. Une flopée d'embarcations barbotaient dans la grande soupe limoneuse. Diesel vrombissant, *L'Apocalypse Maintenant !* fit fi des felouques, ce qui est encore plus drôle à voir qu'à dire. Les petits navires viraient de bord sur le fil, leur haute voile pointue battant l'air comme l'aile d'un gros cygne outré. Les injures des pêcheurs emplissaient l'air d'éclats de voix rocailleux, tranchants comme des shrapnels, ce qui m'amena à penser que l'arabe est une langue de combat. J'adressai un salut de la part de la marine française à ces braves, puis je rejoignis le poste de pilotage. Notre barreur rigolait bien. Il s'agissait d'un grand Noir tatoué et bardé de bijoux en cuivre – anneaux aux doigts et aux oreilles, colliers et bracelets. Marleau m'indiqua qu'il avait servi dans les rangs des tirailleurs sénégalais. En récompense de quoi, la métropole l'avait autorisé à demeurer aux ordres d'un gamin qui n'avait pas connu le feu. Mais Lothar, c'était son nom, semblait s'en fiche. Il portait le boubou avec la morgue d'un dieu de l'Olympe et riait aux éclats chaque fois qu'une

felouque versait dans le fleuve. Je trouvais ce garçon bien sympathique, pour un nègre s'entend. Le troisième homme du bord s'occupait du canon monté en proue. On l'appelait seulement quand on avait besoin de lui, et jamais par son nom, encore. La plupart du temps, il demeurait prostré dans le nid de sa tourelle, à bichonner ses fûts. Voilà pour les présentations.

— La balade ne devrait pas poser de problèmes jusqu'à Khartoum, annonça Marleau. On trouve du ravitaillement tout du long. Les Anglais tiennent les berges. Rommel n'a fait que passer, et encore, en coup de vent. Après, ça se complique. Je pense qu'on pourra atteindre Fachoda sans casse, si on ne s'arrête pas. Plus loin, on pénètre sur le territoire du renard... Une vraie *terra incognita*. Les communications ne passent plus. Un total black-out. Aucune nouvelle des colons installés là.

— Beaucoup de monde ?

— Pas vraiment. Les administrateurs des grandes compagnies et leur personnel. La région fournissait une partie de l'or et du cuivre de sa Majesté. Mais les productions ont cessé depuis que Rommel en a pris le contrôle.

Voilà qui expliquait pourquoi Elizabeth tenait à ce qu'on la débarrasse de l'encombrant maréchal. Mais toujours pas pourquoi elle avait demandé ce service aux bouffeurs de grenouille. Vraisemblablement une question de basse politique, qui me passait largement au-dessus du ciboulot. Je n'étais pas réputé pour mes facultés de bonimenteur, pas plus que de diplomate ou toute autre activité impliquant l'art d'empaqueter son prochain. J'avais bâti ma réputation sur un savoir-faire tout bête, qui n'exigeait pas de grandes qualités, plutôt même le contraire : je dézinguais des bonshommes comme d'autres emboutissaient leurs pièces à l'atelier, sans plus d'émotion ou de chichi. Sans aller jusqu'à parler de vocation, ça m'était venu sur la fin des Années Sombres, quand gagner sa croûte impliquait de ne pas se préoccuper de morale. Les philosophes n'ont pas fait leur beurre des « événements » chers à Berthomieux. Avec tout le système qui se cassait la gueule,

c'était bouffer ou être bouffé, en croquer ou crever la dalle. Pas d'intermédiaires entre ces choix radicaux. J'ai donc fait mes gammes dans cette petite musique de nuit, apprenant à me faufiler où je savais que je trouverais ma ration le couteau entre les dents. Comme ça que je suis devenu ce beau grand jeune homme au teint d'endive, d'une discrétion exemplaire et les sens affûtés. Avec la réorganisation qui a suivi le débarquement américain, pas mal de comptes se sont réglés dans les officines du pouvoir. Un talent comme le mien a vite trouvé preneur, on m'a même offert une carte tricolore, je n'étais plus un assassin froid et sans scrupule, mais un commis de l'Etat, nuance. Je n'en continuais pas moins de hanter les caves, pour le plaisir cette fois. Outre la lumière, l'armée de libération avait apporté dans ses bagages la plus belle musique qui soit, et je n'aimais rien tant que m'écorcher les lèvres à l'embout de ma trompette en tapant le bœuf avec d'autres cinglés de jazz, entre deux suicides arrangés. Le Vieux a fini par m'enrôler dans son drôle de commerce, une fois un semblant de légalité remis au goût du jour, sous l'autorité naturellement bienveillante des forces de libération. Voilà comment je suis entré en Barbouzerie. Une contrée pittoresque, où se sont réfugiées bon nombre de crapules des Années Sombres. Pas le genre d'endroit qui réconcilierait un gars comme Marleau avec ses compatriotes.

— Combien de temps avant d'arriver à Khartoum ? demandai-je.

— Trois jours si le moulin marche à plein régime et sans caprice. On fera escale d'abord à Louqsor, puis à Dongola après avoir passé la frontière avec le Soudan.

Nanti de ces informations, je pris congé de Lothar et Marleau. Je rendis au fleuve le ratafia ingurgité avant de me calfeutrer dans la cabine mise à ma disposition, un placard en fer à peine assez large pour y déployer le hamac réglementaire. J'ouvris en grand le hublot, dans l'espoir de faire entrer un peu d'air dans ce four. Puis j'essayai de trouver le sommeil, bercé par les trépidations de la coque et le vacarme du Diesel qui

propulsait *L'Apocalypse Maintenant!* cap au Sud, vers le royaume secret du maréchal Erwin Rommel.

\*

J'émergeai d'un sommeil poisseux au moment où le Nil s'embrasait, reflétant à la fois les derniers feux du couchant et l'éclat des miroirs braqués sur cette région du monde. Conformément aux accords passés entre la Maison Blanche et la Chambre des Lords, les colonies anglaises bénéficiaient de la manne céleste en proportion de ce qu'elles reversaient de leurs productions outre Atlantique. Le faisceau qui reliait entre eux chaque miroir puisait à la source de notre étoile malade, maintenant disparue de l'autre côté de l'horizon. Selon l'inclinaison commandée, le nombre de satellites mis en réseau, plus quelques autres variables dont seuls les ricains avaient le secret, un subtil dosage de clarté était déversé à l'endroit souhaité, palliant l'absence de la lune. Dans la journée, le même dispositif apportait un surplus de chaleur dans les zones froides du globe, à condition, bien entendu, que leurs dirigeants fussent les Alliés du monde libre. A contrario, la privation de toute réverbération constituait un excellent moyen de pression sur les nations hostiles. Evidemment, à ce titre, le royaume de Rommel restait plongé dans les ténèbres.

Je retrouvai Marleau accoudé au bastingage, occupé à fumer la pipe. L'odeur sucrée qui s'échappait du fourneau indiquait son inclination pour les mélanges aux effets apaisants. Il m'offrit de tirer une bouffée mais je déclinai l'invitation.

— On a bien avancé pendant que vous dormiez. On devrait atteindre Louqsor dans trois ou quatre heures. D'ici là, vous pouvez profiter du spectacle. Certains prétendent qu'il vaut le détour.

Lui avait l'air blasé. Ou bien le haschich commençait à produire son effet lénifiant. Je le laissai fumer tranquillement et je m'absorbai dans la contemplation de la plus proche rive, baignée dans un clair de jour dévié de sa trajectoire par la volonté d'une batterie d'ingénieurs qui officiaient depuis la Floride. À l'arrière-plan, le désert se fondait dans une noirceur

irréelle, comme un pan de ciel déchiré et replié sur les dunes. Puis venait un poudroïement doré, une zone nébuleuse, où se découpaient les contours des longues palmes ébouriffées au sommet des dattiers. Enfin, arrosés tout autant par la lumière blanche, quasi chirurgicale, qui tombait de l'espace, que par les eaux du Nil, les jardins nourriciers de l'Égypte se déployaient le long du fleuve, étendus en amont comme en aval à perte de vue. Une armée d'ouvriers agricoles courbaient le dos sur les plantations, qui sarclant, qui dégagant un canal obstrué, tandis que, plus loin, on chargeait les grands paniers d'osier passés sur le dos des mules de tout un tas de fruits et légumes.

— Ils n'arrêtent donc jamais ?

— Ils ont tant de ventres à nourrir, répondit Marleau. Pas forcément les leurs, d'ailleurs. La plupart des récoltes sont embarquées pour l'Europe. L'Amérique prélève sa dîme. Avant, ces gens travaillaient ce qu'il fallait pour ne pas crever de faim. Maintenant, ils se tuent à la tâche vingt-quatre heures sur vingt-quatre pour satisfaire les exigences du colonisateur. Ils payent ainsi le progrès qu'ils n'ont jamais réclamé.

— La civilisation est en marche, mon vieux.

— Amen.

On resta encore un moment à partager en esprit la peine des journaliers, avant de rejoindre le poste de pilotage, épuisés par tant de compassion. Lothar, souriant plus que jamais, tenait toujours la barre. Je lui demandai s'il se reposait parfois, m'attirant en réaction un énorme éclat de rire.

— Vous n'en tirerez pas grand-chose, m'avertit Marleau.

— Est-il idiot ?

— Plutôt, comment dites-vous déjà, au pays ? Ah oui : luna-tique...

Je n'insistai pas. J'avais déjà rencontré pas mal de ces garçons et filles tourneboulés par le départ de la lune. Les caves de Saint-Germain semblaient les attirer comme un flambeau les phalènes. Ils erraient en bande d'une boîte à l'autre, à l'aise dans le brouillard des fumées de cigarette, et tenaient des conversations compréhensibles par eux seuls. Parfois, sans

signe avant-coureur, l'un ou l'une piquait une crise. Tout pouvait arriver. J'en avais vu se contenter de rouler par terre l'écume aux lèvres, d'autres briser leur verre et commencer à se taillader les poignets en se marrant, d'autres encore chercher des crosses à un djaille en goguette. Le bidasse avait rarement le dessus, aussi étrange que cela paraisse. J'ai vu des mômes d'à peine quarante kilos flanquer de sévères déroutées à des malabars élevés au tibonnesteck. Il fallait l'intervention de trois ou quatre brutes de la police militaire pour les séparer. Un truc vraiment pas banal. Les toubibs du cerveau réfléchissaient à la question, mais n'arrivaient pas à se mettre d'accord. Le phénomène frappait aussi bien les gamins de la zone que ceux des beaux quartiers, sans distinction de race ou d'éducation. Mais tous avaient un point commun : ils avaient grandi pendant les Années Sombres. Très vite, on s'est aperçu qu'en cas de crise l'exposition prolongée à une source lumineuse intense parvenait à les calmer. De là à attribuer l'origine du mal à la défaillance du soleil et l'absence de la lune, il n'y avait qu'un pas, vite franchi. Un petit malin trouva le surnom idéal pour ces pauvres gosses, qu'on n'appelait plus désormais que les lunatiques. C'était la première fois que j'en croisais un ailleurs qu'en métropole. Lothar n'avait pas grand-chose à voir avec les rats de cave de Paname, mais lui aussi était monté en graine sous un soleil pâlichon et privé de lune. Ce qui tendait à prouver l'universalité du processus et me fit gamberger. Le royaume de Rommel était plongé dans le black-out depuis quelques paires d'années déjà. Combien de mômes déboussolés avaient pu tomber sous la coupe du maréchal ? Je réalisai qu'en plus des anciens de l'Afrikakorps demeurés aux ordres du renard, j'allais devoir me colleter avec une armée de sauvages brindezingues si je voulais approcher ma cible suffisamment près pour lui jouer mon grand air du surin... Un « détail » que le Vieux s'était bien gardé de me préciser !

Comme il n'y avait rien à y faire, je suis allé ronger mon frein à l'avant de la vedette. J'avais envie de voir à quoi ressemblait notre canonnière. Je me suis annoncé d'un raclement

de gorge. Aucune réaction dans le nid de ferraille. J'ai toqué contre le blindage. Un drôle de zigue a pointé le bout de son nez. Il avait la figure peinturlurée, un vrai Sioux sur le sentier de la guerre. D'ailleurs, il portait une longue natte tressée jusqu'au bas du dos, sous un casque colonial. Pour le reste, autant que j'aie pu en juger, il était aussi nu qu'au premier jour.

— Repos, soldat. Sais-tu qui je suis ?

J'ai considéré son grognement comme une réponse positive. Au moins, j'avais établi le contact.

— Tu sais où on va ?

Un haussement d'épaules, cette fois. Je m'en voulais de laisser ce type dans l'expectative, alors je l'ai affranchi :

— À la chasse au renard du désert. Dans le cœur des ténèbres. Je pourrai compter sur toi en cas de coup dur, là-bas ?

— Hon hon.

— Content de l'apprendre, fiston. Belle pièce d'artillerie que tu as là. J'espère que tu en prends soin. Je n'aimerais pas qu'elle nous fasse défaut au moment opportun.

Mon Sioux a opiné puis s'est ratatiné derrière son fût. Je ne voyais plus que le sommet du casque colonial, comme une tortue en fer qui aurait replié pattes, tête et queue. J'ai continué mon exploration du bord. Outre la salle des machines, d'un intérêt relatif, je visitai la cambuse, constatant que la notion de prophylaxie, telle que l'armée de libération s'échinait à nous l'inculquer, demeurait inconnue des colonies. Comme l'atmosphère devenait suffocante, je suis remonté sur le pont me dégourdir les gambettes. J'ai procédé à quelques exercices d'assouplissement. Je me suis vissé au bec un biniou imaginaire et j'ai jammé avec Louis Armstrong. Circonstances obligent, un joueur de oud nous a rejoints. Le ronron du Diesel rythmait la session fantôme. Le Nil lumineux déroulait une scène infinie jusqu'au bout de la nuit. Ses berges industrielles fournissaient un public captif, indifférent à notre performance. Mais je savais que Louis s'en foutait au moins autant que moi. Le temps a passé comme ça, jusqu'à Louqsor.

Les angliches avaient installé leur poste de ravitaillement dans les ruines du temple d'Amon. Lothar a impeccablement rangé *L'Apocalypse Maintenant!* au bout du ponton déjà occupé par quelques canonnières qui battaient pavillon à triple croix – Saint-Georges, Saint-André et Saint-Patrick. Marleau et moi sommes allés présenter nos respects au patron de la garnison, pendant que de braves tommies procédaient au ravitaillement. Sous les feux des miroirs ricains, les colonnes encore debout de l'antique Thèbes avaient plutôt fière allure. Les quartiers du colonel ajoutaient à l'ambiance exotique : Edward nous reçut sous une authentique tente berbère, dressée au pied de l'obélisque de Ramsès II, dont le jumeau avait un temps fait le bonheur des chauffeurs de taxi parisien quand ils tournaient autour, place de la Concorde, pour amuser le touriste. Depuis, le machin phallique avait vu du pays. Après un bref séjour à Germania, il avait pris le chemin des Amériques, entre autres butins de guerre plus prestigieux...

— Installez-vous, gentlemen. Le thé va être servi.

Le colon resta alanguiné sur son tapis, emmêlé dans les plis d'une djellaba immaculée. Un narguilé chauffait à portée de sa main. Marleau se coula au plus près de la pipe à eau. Je m'accroupis face à Edward. Avec sa barbiche poivre et sel, son vieux cuir buriné et l'intense fixité de son regard, il campait un scheik plus vrai que nature. Un gamin en livrée noir et or se tenait dans le fond de la tente. Sur un signe d'Edward, il vint remplir nos verres, à la manière des gens du désert, versant le liquide bouillant d'un trait mince et rapide, tombé haut depuis le bec de la théière. Puis il se retira sans un bruit, après que son maître lui eut adressé un sourire qu'il m'aurait été difficile de seulement qualifier de paternel... Enfin, chacun ses vices. Edward nous proposa un toast.

— À la France libre, messieurs !

Il s'exprimait dans un français impeccable. Je me forçais à avaler la mélasse brûlante et sucrée qui emplissait mon verre.

— Ainsi, c'est vous qu'ils ont choisi pour nous débarrasser du renard, reprit le colon, l'air amusé.

Ignorant à qui ce « ils » faisait allusion – les Services ? les Alliés ? – je m'en tirai par une pirouette :

— Je m'étonne que vos doubles zéros n'aient pas déjà rondement réglé l'affaire, sir.

— Oh, ce n'est pas faute d'avoir essayé. J'en ai vu passer quelques-uns, déjà. Aucun n'est revenu.

Ce qui expliquait pourquoi ze couine avait refile la patate chaude à Berthomieux, du moins en partie.

— Parlez-moi de Rommel, sir. Vous l'avez combattu, je crois ?

En fait, le dossier remis par le Vieux détaillait les faits d'arme du colonel Lawrence Thomas Edward, véritable héros de l'Empire Britannique, unificateur de sa partie arabe, et relégué depuis sa retraite d'active à ce poste purement honorifique, entre Egypte et Soudan, où il se contentait de veiller d'un œil distrait sur les exportations d'agrumes en partance pour la métropole. Ce que d'aucuns qualifieraient de sinécure, n'était le problème posé par la récente sécession du royaume d'Erwin Rommel. Mais j'avais envie d'entendre cet autre renard du désert me parler du maréchal rebelle, qu'il devait comprendre mieux que personne.

— Combattu, c'est un bien grand mot. L'Afrikakorps a déferlé sur la Libye et sur l'Egypte sans rencontrer de résistance. Les Alliés étaient occupés en Europe. Mon unité venait tout juste de franchir la Mer Rouge, débarquant d'Arabie. Nous avons coupé par l'Ethiopie à marche forcée pour avoir une chance de rattraper Rommel, qui filait plein sud comme s'il avait le diable aux trousses. Nous l'avons rattrapé à hauteur de Fachoda.

Edward marqua une pause, le temps de tirer sur l'une des pipes du narguilé.

Avisant la moue de Marleau, qui bavait littéralement d'envie, il lui en offrit une. Je déclinai celle qu'il me proposait, aussi reprit-il :